
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 12 (1984)

DOI: 10.11588/fr.1984.0.51480

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

Arnaldo MOMIGLIANO, *Problèmes d'historiographie ancienne et moderne*. Traduit de l'anglais et de l'italien par Alain TACHET, Evelyne COHEN, Louis EVRARD et Antoine MALAMOUD, Paris (Gallimard) 1983, 483 p. (Bibliothèque des Histoires).

Si la crise des idéologies, que l'on clame sans cesse, devait s'avérer réelle, sans doute le regard insistant des chercheurs en sciences humaines sur le passé de leur propre discipline pourrait-il servir de révélateur. A l'opposé d'une longue tradition dans plusieurs autres pays, l'intérêt pour l'histoire de l'historiographie ne s'est manifesté en France que très récemment. Les travaux dans ce domaine y sont encore peu nombreux. Quoi qu'il en soit, un « marché » existe et c'est à répondre à une demande que sont destinées les traductions d'un recueil publié voici peu. Les articles qu'il contient ont paru de 1947 à 1981 et ont été, pour la plupart d'entre eux, édités une première fois en anglais, ensuite en italien. Rien de neuf donc pour les spécialistes, mais quel régal de pouvoir lire à la suite les uns des autres, en français, vingt articles d'Arnaldo Momigliano! Quel florilège éblouissant! D'origine juive, « entraîné de bonne heure à lire la Bible en hébreu, Tite-Live en latin et Herodote en grec » (p. 475-476), il a enseigné à Turin, puis parallèlement à Pise, Londres et Chicago. Savant d'une autre époque, se mouvant avec aisance dans la plus grande partie de l'histoire de notre culture, ce premier citoyen de la République des Lettres est partout chez lui. Seuls seront déçus les médiévistes qui devront se contenter des références bibliographiques d'une courte note (p. 251 n. 3).

Une logique dans la démarche et une constance dans les curiosités accompagnent les errances apparentes du parcours de Momigliano. Par souci de clarté, je classerai les contributions rassemblées dans ce volume en trois catégories.

Les premières s'articulent sur deux grands problèmes: la réception des œuvres et les phénomènes d'acculturation. Dans une première série d'études, Momigliano tente en effet d'établir une liste des sources permettant de cerner le public des œuvres historiques dans l'Antiquité, montre le poids de la tradition chez les générations successives d'historiens pendant la même période, et décrit la redécouverte et les raisons du succès de plusieurs historiens anciens (Herodote, Polybe, Tacite) au début des Temps Modernes. Une convaincante mise au point démonte, enfin, l'affirmation selon laquelle la biographie hellénistique trouverait son origine exclusive dans la pensée aristotélicienne. La confrontation des cultures est, quant à elle, l'objet de deux articles. Momigliano pèse ainsi la part des éléments orientaux (perses en particulier) dans les écritures juive et grecque de l'histoire, et montre que la conversion des écrivains païens du IV^e siècle au christianisme « signifiait littéralement la découverte d'une nouvelle histoire » (p. 149). Une hypothèse intéressante est ici proposée: l'histoire ecclésiastique qui naît avec Eusèbe de Césarée, pourrait bien être à l'origine de l'érudition moderne. On peut être assuré que les continuités que Momigliano met à jour n'ont rien d'artificiel.

La vision et la connaissance de l'Antiquité chez les historiens de l'époque moderne et contemporaine constituent une seconde direction de recherche. Paradoxalement, l'historiographie antique, malgré le naufrage d'un grand nombre de ses œuvres, est mieux connue que celle de l'époque moderne. Les écrits des historiens anciens sont souvent des témoignages uniques sur le passé: ils ont été, et sont encore, très étudiés. Les modernistes, au contraire, disposant d'énormément de documents de la pratique, ne lisent plus guère les historiens des XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles. Seuls quelques érudits examinent encore les méthodes et la pensée de leurs devanciers. On ne peut donc que se réjouir de la reprise de l'article célèbre de Momigliano sur « L'histoire ancienne et l'Antiquaire » dans ce volume. Après avoir décrit les grandes étapes de l'érudition moderne relative au monde antique, l'auteur se penche sur Vico chez qui « l'interprétation de l'histoire repose certainement sur la lutte des classes » (p. 316). Le lecteur attentif percevra sans mal que Momigliano exhume, dans toute son œuvre, son propre passé: celui-ci se lit en filigrane dans les « histoires » savantes qu'il nous raconte. J'aurais déjà pu noter que nul plus que lui, de par ses héritages, ses transhumances et les différents modes de pensée

auxquels il a été confronté pendant son existence, ne pouvait être plus sensible aux chocs des civilisations. Certes, il montre bien en quoi la pratique des historiens est ancrée dans leur siècle, mais l'on reconnaîtra aussi une galerie d'ancêtres dans la succession des portraits d'historiens qu'il a choisi de dessiner. A commencer par Varron considéré comme «le père des études modernes sur l'Antiquité» (p. 250). Rendant hommage à sa terre natale, Momigliano prouve que c'est un piémontais – C. Pasquale – qui écrit le premier commentaire politique de Tacite (1581). Gibbon sert de support à l'image idéal d'un homme réunissant à la fois les trésors de l'érudition et les lumières de la philosophie. Grote fut un des prédécesseurs de Momigliano à l'Université de Londres. Les avatars de l'œuvre de Droysen préfigurent des solutions que lui-même a apportées dans «Sagesses barbares». L'exil universitaire de Rostovtzeff répond aux difficultés consécutives à l'instauration du fascisme en Italie et vécues par Momigliano. Vient son plus proche parent: Bernays. Comme notre auteur, cet éminent savant du XIX^e siècle était juif, historien de la Grèce et spécialiste de l'histoire de l'érudition moderne! Jeu de miroirs? Momigliano est bien entendu conscient de ces phénomènes d'identification, car il relève lui-même un cas de «projection» de l'historiographe sur son propre objet d'étude: l'historien (cf. le «Casaubon» de Pattison p. 444). Notons enfin un article sur «La cité antique» de Fustel de Coulanges dans lequel est soulignée l'influence importante que l'antiquisant français exerça sur l'école sociologique française.

Je terminerai ce trop rapide survol par la mention de deux articles de synthèse relatifs à l'historiographie grecque et aux transformations de la littérature historique du IV^e au VI^e siècle de notre ère. Toutefois, il ne faudrait pas s'imaginer que tant d'efforts, consacrés à l'étude des variations de l'écriture de l'histoire, conduisent Momigliano au scepticisme. Bien au contraire. Esprit positif, ce dernier s'élève, dans des considérations méthodologiques qui closent le recueil, contre certains théoriciens américains (Hayden White et son école) qui dévalorisent la notion de source, en diluant l'historiographie – en tant que discours – dans la littérature de fiction. De façon injustifiée, l'éditeur a d'ailleurs associé Momigliano, dans la présentation de l'ouvrage, à des «théoriciens français de l'histoire tels que Henri Marrou et Fernand Braudel» (p. 10). Cette étiquette de «théoricien» fausse tout à fait le contenu de son activité.

Tout au long de ces quatre cent quatre-vingt trois pages, le lecteur est frappé par l'érudition stupéfiante qu'il découvre. La masse d'informations et de références bibliographiques est prodigieuse. Quelle que soit la période qu'il traite, Momigliano travaille de première main. A la minutie de l'orfèvre, il allie une intelligence remarquable. Le point de départ de toutes ses enquêtes se présente sous la forme d'un grand problème. Mettant à profit tout son savoir et tout son génie, il tente alors de résoudre les termes de l'équation posée en dégageant le métal pur de la gangue qui l'enserme. Il souligne les lacunes ou les évidences un peu oubliées et ne cesse de formuler des hypothèses pour que s'effectuent de nouvelles recherches. Les résultats auxquels il aboutit sont enfin ramassés et mis en perspective.

Si ce recueil devait être réédité un jour – ce qu'il faut lui souhaiter –, quelques corrections devraient lui être apportées. Pourquoi le titre de l'ouvrage grec de théorie de l'histoire de Lucien est-il donné en latin (p. 178)? Le «De Historia» de P. Beni et le «De ratione et methodo legendi historias» de D. Whear auraient pu être cités dans des éditions antérieures (respectivement 1611 et 1625) à celles qui ont été utilisées (1622 et 1637; cf. p. 255 n. 2 et p. 254 n. 1). Les préfaces des *Acta Sanctorum* – édités à partir de 1643 – ne constituent pas «un traité» de méthodologie (erreur d'expression p. 262 n. 1). Deux coquilles seront aisément corrigées: lire «1652» au lieu de «1752» pour l'édition de l'«*Œdipus Ægyptiacus*» de A. Kircher (p. 279 n. 1) et, à deux reprises, «Dubos» au lieu de «Dubois» (p. 408). On aurait aimé avoir les références précises (pagination) de différentes citations de Spanheim (p. 265) et de Meibom (p. 266 n. 1).

Quelques «péchés» résultent souvent de l'inattention des traducteurs. Ainsi deux traductions différentes sont données une première fois dans le texte (par l'auteur), ensuite dans les notes (par l'éditeur), pour une même citation latine (p. 208 et n. 3). Inversement, pourquoi certains textes

mentionnés sont-ils traduits en français et d'autres pas? N'aurait-on pas pu traduire simplement »historia civilis« par »histoire civile« (plus proche de la connotation augustinienne du terme) plutôt que par »histoire politique« (p. 255 n. 1)? Par contre, les formes »étudiant des antiquités« (p. 256) et »papier« (pour »article« p. 449) sont des traductions trop littérales de l'anglais. Le lecteur s'étonnera que »vergleiche den Juden Bernays« – citation de Rohde par Momigliano – soit rendue par »compare avec Bernays« (p. 460): le mot le plus important de la phrase a été omis. Enfin, pourquoi avoir reproduit, sans raison apparente, la forme allemande d'un titre nobiliaire: »la maison du Fürst zu Wied« (sic p. 450)?

Comme on peut l'apprécier, ces remarques ne portent nullement sur la sûreté de l'analyse et de jugement de l'auteur. Limitées à des détails de pure forme, elles ne peuvent porter ombrage à celui qui est, sans doute, le plus grand spécialiste vivant d'histoire de l'historiographie.

Jean-Michel DUFAYS, Bruxelles

Peter BROCKMEIER, Hermann WETZEL (Hg.), Französische Literatur in Einzeldarstellungen, 3 Bde.; Bd. 1: Von Rabelais bis Diderot, 1981, 424 S. – Bd. 2: Von Stendhal bis Zola, 1982, 246 S. – Bd. 3: Von Proust bis Robbe-Grillet, 1982, 355 S., Stuttgart (J. B. Metzlersche Verlagsbuchhandlung).

Immer wieder entpuppen sich salvatorische Vorbemerkungen zu Sammelbänden als *crux*; so auch das Vorwort zur dreibändigen »Französischen Literatur in Einzeldarstellungen«, die ein mittlerweile häufig praktiziertes selektives Präsentationsverfahren mit umfassendem Anspruch verfolgen möchte.

Der Leser, in Obhut genommen in der Annahme, ein allzeit hilfsbedürftiges Mangelwesen zu sein, erhält einmal, im ersten Satz, die Möglichkeit, sich auf sich selbst zu verlassen, indem ihm etwas zugetraut wird: »Schon beim ersten Blick in das Inhaltsverzeichnis wird auch der freundlich-kritische Leser rasch feststellen, daß etwas fehlt.« Der Rezensent kann das nur bestätigen und möchte sich doch seine Feststellungen durch die dann folgenden Begründungen, Erläuterungen und Annahmen nicht nehmen und nicht relativieren lassen; auch nicht durch den unvermeidlichen Hinweis auf das Exemplarische, sollen doch hier »einzelne Epochen der französischen Literaturgeschichte exemplarisch veranschaulicht werden«. Wer nun und welche Epoche von Rabelais bis Robbe-Grillet und Claude Simon mag exemplarisch sein für Mme de Staël, Benjamin Constant, Chateaubriand, Senancour, Alfred de Vigny, Alphonse de Lamartine, Gérard de Nerval, die entweder völlig fehlen, in Namenreihungen erscheinen oder marginal in gänzlich anderen Kontexten auftreten? Das betrifft also einen Zeitraum von ca. 30 Jahren französischer Literatur und Geschichte, den der ersten Jahrzehnte des 19. Jh. und damit die Spanne, die landläufig als französische Romantik bezeichnet wird, welche weitgehend identisch mit der epochalen Trias von Republik, Empire, Restauration und von ungebrochener Langzeitwirkung ist. Gleiches gilt für die Sainte-Beuve, Dumas, George Sand, Goncourt, gilt für die herausragenden Repräsentanten der französischen Geschichtsschreibung, obwohl laut Vorwort auf die Zusammenhänge von Literatur und Geschichte besonderer Wert gelegt werden soll. Michelet wird zweimal in belanglosen Bemerkungen erwähnt, Guizot einmal, Tocqueville gar nicht und nicht Thierry, Barante und Sismondi, die zum Teil auch und gerade für die Literatur und Literaturkritik des 19. Jh. von großer Bedeutung sind. De Bonald, de Maistre, der Konservatismus sowie der Eklektizismus eines Cousin, ein Villemain, allesamt Schlüsselfiguren, treten nicht auf – und das, wo doch noch Baudelaire sich mit ihnen auseinandersetzt. Wenn zudem beide Schlegel ignoriert werden, die Mittelalterrezeption wegfällt¹, E. T. A. Hoffmann und Lord Byron nicht zu existieren scheinen, dann ist das kein Zufall, sondern mindestens

1 Dazu bes. J. Voss, Das Mittelalter im historischen Denken Frankreichs, München 1972.